

Janvier

J'ouvre les yeux le plus lentement possible pour découvrir : petit a) que j'ai oublié d'éteindre les guirlandes de mon sapin miniature avant de m'endormir ; petit b) que je suis collée à un corps bouillant, un bras plaqué à ma poitrine et l'autre s'enfonçant quelque peu douloureusement dans mon dos.

La première semaine de janvier est censée symboliser les nouveaux départs. La mienne n'en a franchement pas l'apparence. J'ai à peine fermé l'œil ces derniers jours, même si je suis sur les rotules, et quand mes paupières se ferment malgré moi, je rêve que je tombe dans un abîme de néant et je me réveille aussitôt en sursaut.

Je laisse mes yeux s'accoutumer à la lumière, puis je me tourne vers elle et passe doucement la main dans ses cheveux. Ses cils sont plus longs que les miens, mais son petit nez n'a pas bougé. Je l'observe respirer un moment et viens à me demander comment une femme comme moi est parvenue à avoir une fille aussi parfaite. Six ans, déjà... J'aurais pourtant dit six mois. En devenant maman, j'ai appris que ce qu'on disait était vrai : les enfants grandissent bien trop vite. Je suis perdue dans mes réflexions quand à la façon dont ce petit être a bouleversé ma vie quand un bruit provenant de ma cuisine me ramène brusquement à la réalité.

Je jette un œil à mon téléphone : 7 h 45. Je descends tel un zombie, laissant ma petite Lyla se réveiller tranquille-

ment, pour découvrir dans la cuisine ma tatie Kath, cernée de tout ce que mes placards et mes tiroirs pouvaient contenir. Accessoires, épicerie... La moindre surface libre en est recouverte. Ma cuisine est une pièce de taille raisonnable, et malgré ses plans de travail rayés, son bar branlant fabriqué maison et la table que j'ai payée quatre livres chez un brocanteur, je l'aime. J'aime ce carrelage mural couleur menthe glaciale que papa m'a aidée à poser l'année dernière (ma grand-mère, qui vivait ici avant moi, avait laissé cette espèce de vieux papier peint fleuri immonde que même mon père ne pouvait pas supporter), et j'aime ma décoration maritime. L'été, quand le soleil perce à travers les portes-fenêtres, cette cuisine est la pièce la plus lumineuse de la maison. L'hiver, avec toutes les jolies guirlandes disposées au-dessus des placards, c'est l'endroit parfait pour emballer les cadeaux ou préparer les cartes de vœux, en buvant bien entendu un bon verre de vin chaud (la spécialité de maman, à base de jus de cassis, un délice !). J'aime encore plus cet endroit quand tout ce que je possède n'est pas entassé sur les plans de travail, ni empilé sur le lino blanc délavé (oui, je sais ce que vous pensez, mais figurez-vous que mon budget limité ne m'a pas permis d'opter pour quelque chose de plus moderne, et puis franchement, vous avez vu le prix que ça coûte, de refaire son sol ?). Je regrette déjà d'avoir donné un double de mes clefs à tatie Kath. Et j'avais beau être au bout du rouleau, j'aurais vraiment dû prendre le temps de passer un coup d'éponge avant d'aller me coucher.

— Ma bonne résolution pour cette année : on désencombre ! claironne Kath avec un entrain qui, à cette heure matinale, n'est pas loin de me coller la migraine.

Nous sommes le sixième jour de l'année, et Kath est plus motivée que jamais. Si seulement je pouvais avoir ne serait-ce qu'un dixième de son énergie...

Cela fait quatre ans que je vis seule avec Lyla (quatre ans, deux mois et vingt-quatre jours, pour être exacte).

Cinquante et un mois. C'est le cinquième Nouvel An que je passe en tant que mère célibataire, et le cinquième Nouvel An que je finis avec ma fille blottie contre moi, et non un homme. Je ne suis pas vraiment seule, je vous rassure. J'ai Kath et mes amis, bien sûr. Je travaille, je sors ; je tente de mener une vie normale. Par exemple, j'ai fêté la nouvelle année chez ma meilleure amie, Lacey, et son mari Karl. C'était une chouette fête, mais... on va dire que je n'ai plus la même patate qu'avant. J'ai passé la soirée à esquisser des sourires polis, et j'ai vraiment essayé de m'amuser, mais dès que j'ai pu m'éclipser sans paraître trop rabat-joie (minuit vingt), je l'ai fait, en prétendant qu'une grosse journée m'attendait le lendemain. Sauf que je n'ai jamais de « grosses journées ». Je ne suis pas certaine que je pourrais le supporter, d'ailleurs. En ce moment, je me contente du strict minimum, contrairement à Kath, qui est un véritable tourbillon d'optimisme et d'énergie.

Je la dévisage, les yeux désormais grands ouverts. Mais de quelle planète vient-elle ? Elle marque une pause. Puis reprend de plus belle.

— Les patates douces se conservent mieux au frigo, ma chérie ! Elles n'ont rien à faire dans ce placard !

J'ignore pourquoi elle a décidé de désencombrer *ma* cuisine, mais je décide de laisser la tempête Kath passer sans chercher à en savoir davantage.

— Mmmm, d'accord. Merci, Kath, je marmonne tout en me dirigeant vers la porte, à laquelle on vient de cogner.

Est-ce que je peux savoir pourquoi l'univers s'est mis en tête de démarrer *avant* huit heures le jour de la reprise de l'école ? Personne n'a donc retenu que les professeurs sont en formation, ce matin, et qu'il s'agit donc de ma dernière grasse matinée avant je ne sais combien de mois ? C'est la folie douce, ma parole !

Paul, mon voisin d'en face, se tient devant moi avec sa caisse à outils et me marmonne un : « Salutçavaalorsiles-

toûton interrupteur cassé ? » qui me laisse deviner qu'il n'est pas plus réveillé que moi. En revanche, Kath l'est pour nous trois. Pas étonnant de la part d'une femme qui fait venir quelqu'un à huit heures du matin pour réparer quelque chose qui n'a même pas besoin de l'être. Mon interrupteur fonctionne parfaitement : il suffit d'appuyer de toutes ses forces sur la gauche et, miracle, ça marche !

— Bonjour, Paul ! se met à piailler ma tante. Quel plaisir de voir un homme aussi bien équipé dès l'aube... ajoute-t-elle en pouffant.

Pitié, faites-la taire, je vous en supplie...

Paul part s'occuper de l'interrupteur du salon et, une fois assurée que tout est sous contrôle, je retourne là-haut. J'entends Kath bassiner le pauvre Paul, qui peut à peine en placer une.

— Alors, comment va votre femme, Paul ? Et vos magnifiques bambins ? Oh ! J'ai dû amener Mollie chez le vétérinaire la semaine dernière... La pauvre était dans un de ces états ! Elle ne mangeait plus, ne marchait plus... Ça ne lui ressemblait pas. Ah, ça non !

Paul lâche un ou deux « ah oui ? » sans parvenir à contenir le flot de paroles de ma tante.

— Vous ne devinerez jamais ce qu'elle avait ! Des calculs biliaires ! Deux ! Pauvre petite... Pas étonnant qu'elle ait perdu l'appétit. Vous imaginez, vous, avoir deux petites boules qui se baladent dans votre corps comme ça ? Mon Dieu...

Tatie Kath, la plus jeune sœur de mon père, habite à cinq minutes de marche de chez nous et sort tout droit d'un livre pour enfants. Vous savez, la femme toute douce qui a toujours les mots pour vous reconforter et les bras pour vous consoler ? Bah voilà, c'est elle. Chiner est l'une de ses activités préférées. Commérer en est une autre. La moindre info, le moindre scandale, le moindre drame qui se joue sur un périmètre de cinq kilomètres autour d'Edgeton Vale ? Vous pouvez être certain que Kath Drummond le connaîtra avant tout le monde. Avec ses trouvailles de seconde main, Kath affiche un style unique en son genre. Jupes flottantes et bariolées (qu'elle customise la plupart du temps de paillettes, de dentelles, de galons ou encore de perles), gilets au crochet et sandales à bijoux forment l'essentiel de sa garde-robe, et étonnamment, cela lui va plutôt bien. Elle ne fait pas ses cinquante-deux ans, avec ses lèvres charnues et son regard pétillant. C'est une jolie femme qui sait prendre soin d'elle, armée de ses « potions et lotions », comme elle le dit si bien. Elle passe la plus grande partie de son temps avec ses amies du *Club cupcakes et crochet* (ce qui, à mes yeux, n'est qu'une bonne excuse pour boulotter ensemble tout en crochétant), ou avec celles du *Club patchwork*. Elle s'occupe également du *Club des toutous* du village – qui, techniquement parlant, n'a rien d'un club, soyons honnêtes. Avec Moira et Alan, qui vivent à quelques mètres de chez elle, ils promènent les chiens deux ou trois fois par semaine pour

s'amuser à épier les maisons qui donnent sur le champ, à la périphérie du village.

Apparemment, les rideaux d'Anthea Lamb auraient été tirés un certain nombre de fois en pleine journée, ce qui coïnciderait toujours avec la présence d'un fourgon d'entrepreneur juste devant chez elle. Lorsque Gary, son mari, rentre du travail, le véhicule a disparu et les rideaux sont de nouveau ouverts. Aucune des trois commères n'oserait évidemment affronter Anthea pour lui demander des comptes ; elles se contentent donc de s'imaginer toutes sortes de choses.

Lorsqu'elle travaillait encore, Kath était coiffeuse dans le centre-ville de Cambridge. Mais si vous voulez mon avis, elle devait passer bien plus de temps à échanger les derniers ragots qu'à couper des cheveux...

J'entends de nouveau sa voix, qui m'appelle, cette fois.

— Robin ! pépie-t-elle. J'ai fait des lasagnes, ma chérie. Je vous en ai laissé une part chacune, et je vais congeler le reste, d'accord ?

C'est vraiment une brave femme. Du moins essaie-t-elle de l'être – même si, en ce mercredi grisâtre et glacial de janvier, à huit heures du matin à peine, il m'est assez difficile de l'admettre.

L'idée qu'il y ait autant de monde chez moi commence tout doucement à me courir sur les nerfs, et je tente de me rappeler combien certains moments de solitude ne sont pas plus faciles à vivre.

J'ai surnommé ce sentiment « le Néant ». Quand je me sens loin et isolée de tout. Il y a des jours où je suis littéralement consumée par l'angoisse et la solitude et, dans ces cas-là, rien n'y fait. Ces jours où Lyla est à l'école et où je me retrouve seule chez moi, à chercher en vain mon rôle dans cette vie, à déprimer à l'idée de n'être qu'un grain de vide dans l'univers, à pleurer cette tristesse qui a pris d'assaut mon existence.

Je devrais me réjouir d'avoir Kath à mes côtés. Je sais qu'elle cherche seulement à m'aider.

Après avoir fait fuir Paul (enfin, j'imagine qu'il a tout de même pris le temps de réparer l'interrupteur), retourné ma cuisine et s'être assurée que je ne remettrais plus jamais la main sur ma râpe à fromage ou encore sur mon tire-bouchon, elle se décide enfin à partir, à 10 h 30, pour accompagner Lyla à l'école. Il y a un peu de route, et j'apprécie le fait qu'elle se soit proposée. Elle a dû se rendre compte que je n'étais pas en forme. Tout en rejoignant la voiture, je l'entends marmonner qu'à son époque, il n'y avait pas de « matinées de formation » pour les professeurs, et qu'ils se débrouillaient très bien sans. Je ne m'embête ni à la contredire, ni à lui expliquer. Je me contente de fermer la doudoune violette de ma fille, la serre dans mes bras et lâche un gros soupir de soulagement en claquant la porte derrière moi.

Enfin la paix.

Mais plus les heures passent et plus j'ai hâte d'aller chercher Lyla, d'avoir un peu de vie dans la maison, quelqu'un à qui parler. En attendant, je nettoie mon kit de maquillage pour mon contrat de la semaine prochaine – une pub pour une marque de thé aromatisé. L'équipe souhaitant que le fard du mannequin incarne l'idée de l'infusion des fruits, je passe un bon moment à chercher l'inspiration sur YouTube. On ne peut pas dire que les maquillages « infusion de fruits » font fureur parmi les blogueuses beauté. Franchement, on se demande pourquoi...

Une fois tout l'administratif bouclé – c'est-à-dire après avoir ignoré la relance des impôts et passé trois quarts d'heure à remplir une wishlist Asos de vêtements que je ne pourrai jamais m'offrir sauf si je gagne au loto –, c'est enfin l'heure d'aller chercher Lyla à l'école.

Il est 15 h 14, et j'arrive devant les portes de l'établissement avec une minute d'avance. J'y ai inscrit Lyla en septembre

dernier, papa et tatie Kath ayant débloqué les derniers fonds de l'héritage de ma merveilleuse grand-mère afin que je puisse offrir cette école géniale à ma fille. Je dois avouer que j'ai parfois encore du mal à m'y faire. Cet établissement n'a absolument rien à voir avec l'espèce de trou à rats dans lequel Lacey et moi avons suivi toute notre scolarité. Lyla n'arrivait pas à suivre, dans son ancienne classe bien trop surchargée. Évidemment, je mettais ça sur le compte de son éducation monoparentale et de l'état psychologique fragile de sa mère... L'établissement Hesgrove a des airs de gros manoir, avec sa façade habillée de lierre et ses immenses fenêtres en pierre de taille. Mais son austérité est compensée par les petites touches de vie qu'on trouve où que le regard porte : la rangée de patères disposées à un mètre du sol pour que les petits puissent y déposer leurs affaires de sport ; les dessins de leurs sorties en forêt accrochés aux murs ; des affiches pour les fêtes ou les ventes de gâteaux à venir ; et cette odeur presque imperceptible de livres neufs et de gouache qui a le pouvoir magique de vous ramener à votre enfance, à l'époque où vous n'aviez ni soucis de cœur, ni soucis d'argent.

Je sais que nous ne sommes que le premier jour de la reprise, mais peut-être parviendrai-je désormais à faire partie de ces mamans qui sont là avant l'ouverture des portes ! *Tu peux le faire, Robin. Tu peux le faire.* Le cœur plein d'espoir, je cherche l'approbation de toutes ces femmes hautaines qui m'entourent et dont je ne connais pas encore les noms. Celles qui sont arrivées en avance comme moi. Mais aucune ne semble vouloir s'intéresser à moi. Ces femmes sont de vraies pros ; elles ne sont sûrement pas du genre à se féliciter (du moins en public) d'avoir remporté le concours de pâtisserie des parents d'élèves, encore moins d'être arrivées à l'école à temps. Elles restent là à attendre, raides comme des piquets dans leurs bottes fourrées et les jeans moulants qui, je ne sais

comment, camouflent leurs bourrelets. Allez, quoi, une petite poignée d'amour, on en a toutes, non ? Je balaie du regard leurs tenues pratiquement identiques – marinières, doudounes sans manches, foulards de cachemire gris – et me jure de ne jamais succomber au « mumiforme ». Mon jean troué (avec option poignées d'amour, s'il vous plaît), mon pull trop grand et ma veste en – faux – cuir n'incarnent peut-être pas l'élégance, mais au moins, aujourd'hui, j'ai fait l'effort de m'habiller, contrairement à certaines fois où je me suis contentée d'enfiler un imper par-dessus mon pyjama. Cela étant, le froid mordant me fait légèrement regretter de ne pas avoir de foulard moi aussi.

J'ai remarqué une chose qui ne fait exception chez aucune de ces MPP (mamans prout-prout). Elles ont *toutes* leurs clefs de voiture à la main. Attention, elles disposent *toutes* d'un sac à main – en général très classieux, et assez grand pour contenir le goûter de leur progéniture et même quelques jouets –, mais vous pouvez être assuré de toujours voir leurs clefs de voiture rutiler entre leurs doigts. Ce doit être le symbole d'un certain statut social, ou le totem de leur club secret, qui sait... ? Je baisse les yeux sur mes mains nues et rougies par le froid qui serrent les clefs de ma Nissan Micra. Mes ongles sont en général impeccables – quand on travaille dans le maquillage, l'idée n'est pas de donner une mauvaise image –, mais ces derniers temps, je dois avouer que je me suis un peu perdue. Quoi qu'il en soit, j'ai mes clefs bien en main – après tout, qui ne tente rien n'a rien !

J'espère sans cesse que Lyla n'aura pas de carences émotionnelles. Pas un jour ne défile sans que je craigne que ma séparation d'avec Simon ne l'ait traumatisée de manière irréparable. Je l'imagine plus tard, face à son thérapeute, se plaindre de sa mère bien trop accro aux applis de rencontres en ligne pour s'occuper de sa fille, regretter de ne pas être sortie davantage avec moi, main dans la main, à faire des bracelets de pâquerettes, comme dans ces livres d'Enid

Blyton... Déjà, il va falloir effacer toute trace d'Enid Blyton de la maison et remplacer ses bouquins par ceux d'auteurs plus adaptés à la situation, du genre Jacqueline Wilson.

15 h 15. Les portes s'ouvrent et je vois ma petite poupée arriver. Ici, les enfants ne sortent pas en criant pour se jeter dans les bras de leurs parents. Non, les règles de sécurité sont strictes : chaque enfant doit donner son nom à Mrs Barnstorm, la responsable du soutien scolaire, qui coche sa feuille avant de le laisser partir. Du soutien... c'est moi qui ai besoin de soutien !

— La maman de Lyla... Bonjour !

Mrs Barnstorm a un visage fin et pointu, un peu comme un furet. Elle nous salue avec un sourire faux à souhait. Je n'ai plus de nom. C'est notre lot à toutes, n'est-ce pas ? Dès l'instant où nous avons donné naissance à un enfant, nous ne sommes plus que la mère de celui-ci.

Je lance un « bonjour » en remuant le bras de manière bien trop enthousiaste – et cela n'a rien à voir avec le fait que cette femme me terrorise. Elle ne me terrorise pas, on est d'accord ? Oh oh... Voilà qu'elle vient vers moi. Bon, ok, j'avoue tout : cette femme me fiche la frousse !

— Nous avons eu un petit problème, aujourd'hui, déclare-t-elle avec un air parfaitement condescendant. Lyla n'avait pas ses chaussettes de sport dans son sac, si bien qu'elle a dû sortir avec ses chaussettes habituelles.

Elle marque une pause, attendant visiblement une réaction de ma part. Autour de nous, quelques têtes curieuses se tournent dans notre direction.

— Oh, je comprends. Euh... Je pensais les avoir mises dans son sac. Oui, je me revois les mettre, c'est sûr.

En vérité, je n'en sais rien du tout. Étant donné que les deux paires de chaussettes sont blanches, je ne vois pas vraiment où est le problème.

— Eh bien elles n'y sont pas, rétorque-t-elle en esquissant une fois de plus son sourire forcé. Il est important, pour

leur sécurité, que les enfants disposent du bon uniforme, madame. Merci d'y penser pour la semaine prochaine.

Puis elle coche le nom de Lyla sur sa liste et me laisse plantée là, rouge comme une tomate. Ridiculisée devant les MPP. Une fois de plus. Je suis certaine qu'elles ont toutes des tiroirs entiers remplis des chaussettes adéquates, en petites rangées bien ordonnées : celles qu'on glisse dans le sac de sport chaque semaine, et celles qu'on dispose devant la porte pour le lendemain matin, en vue d'un début de journée fluide et facile. Je suis sûre que ces femmes-là n'ont pas à demander cent fois à leurs enfants s'ils ont bientôt terminé leurs céréales, histoire de passer la vitesse supérieure...

Bon, allez, on ne va pas se laisser démoraliser par une histoire de chaussettes. La journée n'est pas finie. Comme on dit, c'est en forgeant qu'on devient forgeron...

De longues minutes plus tard, nous sommes enfin prêtes à partir – vous n' imaginez pas le temps que ça prend de s'installer en voiture avec une enfant de six ans : il y a d'abord le choix du siège (à droite ou à gauche ?), la bataille pour lui faire attacher sa ceinture (au bout de trois fois, en général, ça marche), puis les requêtes musicales (« Tu peux mettre *La Reine des neiges*, maman ? » Euh... la question est plutôt celle-ci : est-ce que je me sens capable d'endurer une énième écoute de *Libérée* ?).

Aujourd'hui, je ne me sens vraiment pas d'attaque pour rentrer directement.

La maison est sens dessus dessous, malgré l'aide de Kath, et j'ai passé la journée à éviter soigneusement la nouvelle organisation de ma cuisine. Alors pour tuer le temps, je décide d'aller papoter un peu avec Lacey, histoire de changer de notre train-train quotidien – qui consiste, dans l'ordre, en diverses activités « amusantes », poisson pané en guise de repas, dodo pour la petite et télé pour moi jusqu'à

pas d'heure. Au moins, Lacey ne connaît pas non plus la différence entre les chaussettes de sport et les chaussettes de tous les jours...

Lacey est ma plus vieille et ma plus chère amie. Nous nous sommes rencontrées à l'école primaire, où l'adorable Miss Ledge m'avait désignée pour être sa camarade de récréation le jour de son arrivée – une tâche hautement estimée qui consistait à prendre soin de l'autre et à vous assurer qu'il n'est jamais seul durant la récré, un rôle qui ne m'a jamais quittée depuis, finalement. Lacey est le genre d'amie avec qui je me sens si bien qu'on est presque comme des sœurs, toutes les deux. Sauf qu'elle a vraiment une sœur, que j'adore aussi.

Piper a six ans de moins que nous – c'était une enfant « non désirée », comme le disait parfois très maladroitement ma mère. Tina et Michael Dovington avaient beau ne pas avoir prévu l'arrivée de Piper, ils ont toujours clamé haut et fort leur émerveillement en apprenant l'heureuse surprise, et c'est avec joie qu'ils avaient donné une petite sœur à leur adorable fillette aux yeux de biche.

Lacey est d'une beauté à couper le souffle. Un petit mètre soixante-dix, des boucles blondes en pagaille (qui lui tombent aujourd'hui dans le dos mais qui ont déjà tiré à hauteur de ses fesses), de magnifiques yeux bleus et une taille 36 : on dirait une héroïne de série américaine. Elle est mariée à Karl Hunter : bel homme (évidemment), un mètre quatre-vingt-dix, une épaisse crinière noire. Karl travaille à la City, donc dans la finance (ne m'en demandez pas plus) et, l'année dernière, ils se sont offert un splendide mariage dans une vieille ferme rénovée tout près de Cambridge. Je vous laisse imaginer le tableau : briques nues, poutres apparentes, guirlandes étincelantes, boccas convertis en photophores, du jute et de la dentelle sur chaque chaise, un comptoir à bonbons envahi de poèmes d'amour sucrés, des œuvres d'art partout... C'est le couple le plus glamour de

tout Pinterest. Ils prennent des selfies sur fond de coucher de soleil, entre or et rose pastel ; ils ont recouvert tout un mur de leur maison d'une peinture « spéciale tableau » pour que leurs invités puissent y noter des messages ; et ils s'offrent régulièrement des petits week-ends romantiques dans les plus belles villes d'Europe – évidemment, ce n'est pas dans leur couple qu'on va se disputer pour savoir qui aurait dû réserver le parking de l'aéroport... Ils vivent dans le petit village de Hopell, situé à dix minutes de voiture de chez moi, ce qui me convient parfaitement. Karl ne comptant pas ses heures, Lacey dispose d'énormément de temps pour papoter avec sa meilleure amie. Mais le soir venu, c'est son mari qu'elle privilégie ; et pendant qu'ils regardent leurs séries préférées ou organisent leur prochain périple, je me retrouve de nouveau seule. Je ne lui en veux pas, bien sûr. Karl est un homme génial, et je suis vraiment heureuse qu'elle ait trouvé son âme sœur et qu'elle vive un tel bonheur. Elle le mérite à trois cents pour cent.

Lacey a hérité de la boutique de fleurs de sa grand-mère paternelle, Chez Dovington, qu'elle gère avec l'aide de Terri. Les meilleurs atouts de Lacey ? Son sens de l'organisation et son efficacité. Il n'y a rien dont elle ne puisse venir à bout. Parfois, j'ai l'impression qu'on pourrait lui confier tous les problèmes de l'univers ; elle les aurait tous résolus avant même que la plupart d'entre nous n'aient commencé à y réfléchir. Sincèrement, je ne pense pas qu'elle ait besoin de Terri, mais celle-ci était déjà fidèle au poste à l'époque de la grand-mère Dovington, et cette boutique fait partie d'elle. Et puis, Lacey ne se plaint pas d'avoir quelqu'un pour l'aider. Sa philosophie ? Une vie facile. Si l'envie lui prend de bavarder deux ou trois heures avec moi pendant qu'une Terri guillerette et souriante jongle entre clients et compositions, elle le fait sans souci. Si elle décide de consacrer tout son temps à des ateliers de fabrication de couronnes, elle se lance tête baissée. Étant donné que Karl fournit sa princi-

pale source de revenus au couple et que la boutique marche très bien toute seule (merci Terri), Lacey est la première à admettre qu'elle mène une vie tout à fait agréable. Son but est bien sûr de fonder un foyer – elle s'imagine parfaitement avec une armée d'enfants, de labradors et de gros pulls en laine –, mais même si elle y travaille, pour le moment, Karl et elle sont seuls.

Parfois, Piper, la petite sœur de Lacey, vient donner un coup de main à la boutique. Fraîchement diplômée, elle s'est de nouveau installée dans la maison familiale tout récemment, et j'ai clairement l'impression que ce n'était pas ainsi qu'elle voyait les choses. Après avoir obtenu une mention très bien en culture, curation et critiques au Central Saint Martins de Londres, prestigieuse université des arts, elle avait probablement imaginé dégoter le job de ses rêves dans la foulée. Mais comme beaucoup de ses camarades, elle s'est vite rendu compte que ce n'était pas si facile et est donc en pleine période de « recherche ». Elle finira par trouver quelque chose, je ne me fais aucun souci pour elle. Et pas n'importe quoi, attention ! Piper est de loin la plus élégante des jeunes femmes que je connaisse. Jamais vous ne la verrez habillée en mode « détente », et encore moins avec un vieux sac au fond tapissé de tickets de caisse, de mouchoirs usagés et de pièces échappées. Non, Piper est au-dessus de tout cela. Elle est aussi belle que sa sœur, et son air espiègle ne fait que redoubler son charme. Cette fille est un amour. Elle est le genre de personne que vous avez d'emblée envie de détester, mais qui se révèle si drôle, si charmante et si adorable que vous ne pouvez que fondre. Il est impossible de ne pas aimer Piper, ce qui joue des tours à bien des garçons, d'ailleurs. Piper adore séduire, et si sa sœur est sérieuse, elle est tout le contraire. L'homme qui saura la garder pour de bon sera un sacré veinard.

— Devine où on va, ma Lylie d'amour ? je lance d'une voix guillerette qui sonne affreusement faux (mais la dernière

chose dont j'ai envie, c'est que ma fille ressente mon manque cruel d'enthousiasme pour la vie à l'heure actuelle).

— À l'aire de jeux ? répond sa petite voix pleine d'espoir.

Dans le rétroviseur, je vois aussitôt ses yeux bleu marine, presque noirs, s'illuminer, et sa tête se dresser pour chercher mon regard.

— Euh, non...

Tout, sauf ça. Je crois bien que je préférerais être partout plutôt que dans cette espèce d'entrepôt géant, en plein milieu d'une zone industrielle, à devoir supporter les cris de centaines de gosses surexcités tout en doutant sincèrement de l'hygiène des lieux. Mon pire cauchemar, quoi.

— Chez tatie Kath, alors ?

— Non...

Il me semble avoir entendu Kath mentionner une réunion avec Moira et Alan pour parler de la fameuse extension. Leur voisin Gordon a en effet prévu de construire sans permission... Moira est parfaitement scandalisée, et Alan compte se plaindre à la mairie. Kath aime simplement faire sa curieuse, alors elle a décidé d'accompagner ses deux compères dans leur mission repérage, qui consistera très probablement en une balade dans le quartier avec Mollie, son épagneul nain, pour mieux espionner le jardin de Gordon.

— Je sais ! Chez ta coiffeuse spéciale ! Comme ça, je pourrai jouer sur ton téléphone !

Mon Dieu... Une seule fois, je dis bien *une*, n'ayant personne pour la garder, j'ai dû l'amener chez mon esthéticienne. Là-bas, je lui ai demandé de rester sagement assise dans un coin avec mon téléphone, sur lequel j'avais lancé un jeu afin d'éviter qu'elle ne me voie en train de me faire épiler le maillot... Je lui ai expliqué que maman se faisait faire une coupe spéciale « à l'endroit des grands » (même si personne d'autre que moi n'a prêté la moindre attention à cet endroit depuis bien longtemps), et elle n'a pas cher-

ché à en savoir plus. Et voilà que sept mois plus tard, le sujet resurgit de nulle part ! Ne me reste plus qu'à prier qu'elle n'ait pas confié cette histoire à toute sa classe... et à Mrs Barnstorm.

N'ayant pas plus envie que ça que ma fille continue à fouiller dans sa banque de mémoire, je décide de prendre l'option la plus sûre, à savoir lui dire où nous allons.

— On va chez Dovington voir Lacey ! C'est cool, non ? Je suis sûre qu'elle va te trouver quelque chose de sympa à faire pendant qu'on papotera un peu toutes les deux. Qu'est-ce que tu en dis ?

— C'est nul.

Je suis ravie de voir à quel point nos sorties lui plaisent... Quoi qu'il en soit, il est hors de question que je négocie ou, pire encore, que je lui cède. Il va falloir que cette petite comprenne que sa mère est une dure à cuire !

— Bon, tu veux que je t'achète une boîte de Smarties sur le chemin ?

— Ok.